




Newberry Library · Chicago

JOURNAL
POLITIQUE
ET PHILOSOPHIQUE.

TOME I.

Pour les mois de Ventôse et Germinal.

Conditions de la souscription.

Ce journal sera composé de six volumes *in*-8° par an, de 600 à 640 pages chacun, et on promet de n'épargner ni soins, ni dépenses pour l'exactitude des corrections, la beauté de l'impression et du papier.

On distribuera deux numéros par décade, de trois à trois feuilles et demie d'impression, qui paroîtront les primidi et sextidi.

On joindra des gravures en taille-douce aux articles qui en exigeront.

Prix de l'abonnement.

Pour Paris.		*Pour les départemens.*	
L'année	70 l.	L'année.	80 l.
Six mois	37	Six mois	42
Trois mois	20	Trois mois	22 10 s.

Le bureau d'abonnement est rue Jacob, fauxbourg Germain, au ci-devant hôtel d'Yorck, N°. 1212.

C'est là qu'il faut adresser les lettres, les pièces qu'on voudroit communiquer aux auteurs, ou les ouvrages dont on desireroit faire rendre compte, à l'adresse des citoyens Smits et Ce., entrepreneurs.

Il faut affranchir les lettres, et charger celles qui contiennent des assignats.

JOURNAL
POLITIQUE ET PHILOSOPHIQUE,
OU
CONSIDÉRATIONS
PÉRIODIQUES

Sur les rapports des évènemens du tems avec les principes de l'art social.

TOME I.

Pour les mois de Ventôse et Germinal.

A PARIS,
De l'Imprimerie de J. J. Smits et Ce., rue des Marais, No. 2, F. G.

An III de la République Française.

JOURNAL POLITIQUE ET PHILOSOPHIQUE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

De nouveaux journaux ont paru à chaque période nouveau de la révolution ; les anciens journaux ont eu de nouveaux rédacteurs. Quand les événemens, et sur-tout quand les institutions prennent d'autres caractères, les esprits prennent aussi d'autres dispositions ; et c'est pour ces dispositions, pour les favoriser ou pour les combattre, qu'on fait des journaux. Il est rare que le même journaliste convienne également à deux époques différentes d'une révolution. On a pris un certain esprit dans un certain ordre de choses, et quand l'ordre des choses change, on garde l'esprit qu'on avoit pris. Tout vieillit rapidement dans les révolutions, mais sur-tout les journalistes et les journaux. Il n'y auroit qu'un moyen d'écrire un journal qui ne vieilliroit jamais, ce seroit d'écrire sur les événemens de tous les jours avec l'esprit de tous les siecles ; ce seroit d'apprécier tout ce qui se passe, et tout ce qui passe, avec cette raison supérieure qui apperçoit les qualités et les rapports immuables des

choses, et qui est éternelle. Ce qui fait qu'on n'a point de pareils journaux, c'est qu'il est rare qu'un homme de génie veuille écrire une feuille; c'est qu'il est plus rare encore qu'on veuille la lui laisser écrire. Pour un pareil ouvrage, ce n'est pas seulement son talent qu'il faut offrir en sacrifice.

Sous l'Assemblée constituante, les journaux *patriotiques* eurent tous plus ou moins l'esprit qui avoit préparé et amené la révolution; c'étoit dans les uns l'esprit philosophique, c'étoit dans les autres l'esprit des philosophes. Vers les derniers temps seulement de cette législature, cet esprit commun qui avoit rédigé les journaux *patriotiques*, parut s'affoiblir et se resserrer dans les uns, s'exalter et sortir de toutes les mesures dans les autres: déjà on put appercevoir les germes des querelles qui alloient bientôt éclater entre les lâches d'un côté et les fous de l'autre.

La seconde Assemblée nationale se forma: elle étoit appellée à faire des loix, mais sa puissance législative n'étoit pas sans limites; elle trouvoit elle-même dans la Constitution des loix et des bornes qu'elle avoit fait serment de respecter. La Constitution de 1791 avoit pour fondement *les Droits de l'Homme*, et pour faîte *un trône*. Dès la première séance, l'Assemblée législative fut divisée sinon en deux partis encore, au moins en deux parts: les

uns virent la royauté menacée, et se rangerent autour du trône, en criant : *Nous défendrons la Constitution* : les autres virent la nation menacée, et sans trop s'expliquer sur la Constitution, fixerent sur le trône des regards inquiets et menaçants. Les débats s'engagèrent au milieu de tous les soupçons; et bientôt, sans s'en appercevoir peut-être, sans se le dire, sans le dire surtout, les uns ne voulurent guère de la Constitution que le roi, et les autres ne voulurent qu'une Constitution sans roi. C'étoit là une querelle à mort; mais la querelle devenoit chaque jour plus furieuse, et n'étoit jamais ouverte. Des deux côtés il y avoit des intentions qu'on croyoit légitimes, et qu'on savoit n'être pas légales; des deux côtés on s'avançoit pour se combattre par des chemins couverts. Les délibérations ne prenoient aucune grandeur entre des esprits et des ames obligés de cacher la plus grande partie de leurs vues et de leurs intentions : la fureur même ne déchiroit jamais les voiles dont on s'enveloppoit en se combattant, et la sainte cause de la nation fut plus d'une fois défendue par le vil mensonge. Les journaux durant l'Assemblée législative, prirent tous les caractères de cette Assemblée. Divisés entre eux, ils ne furent que les archives des accusations, que le côté droit et le côté gauche intentoient l'un contre l'autre : presque jamais, durant ce période, on n'entendit un journaliste élever entre les passions opposées cette voix imposante de l'impartiale justice, qui porte la

vérité dans les esprits, et qui réveille la vertu dans les ames.

La Convention nationale parut, et le monde entier fut comme ebranlé. L'histoire, pendant plusieurs siècles, on peut le prédire, n'entretiendra les nations que de la grandeur des choses que la Convention a opérées, et de la grandeur des maux qu'elle a soufferts. Quel moment pour des journalistes qui auroient eu un esprit assez éclairé et assez étendu pour rester neutres au milieu de tous les partis, et qui auroient eu encore un talent assez philosophique pour défendre la vérité contre les orateurs; pour être plus éloquens en faveur de la raison, que les orateurs ne peuvent l'être en faveur des passions! Aucun journaliste ne se montra avec ces attributs, aucun ne parut même prétendre au rôle auguste d'envoyé de la raison auprès des passions qui se combattoient avec fureur : on ne vit jamais le rameau d'olivier entre les mains du talent. Tous les journalistes, ou furent eux-mêmes du nombre des combattans, ou allèrent se ranger, les uns à droite, les autres à gauche, pour servir comme auxiliaires. Sans relâche occupés à noircir leurs ennemis, à couvrir de doutes et de nuages les intentions les plus pures, leur raison toute entiere parut comme s'éclipser au milieu des ténèbres qu'ils travailloient à répandre et à épaissir. Celui qui écrit ces lignes droit de parler des torts de ceux même

dont le nom a dû devenir sacré, ou par la mort affreuse qu'ils ont subie, ou par les affreux périls qu'ils ont courus; car personne n'a parlé ni plus franchement à eux-mêmes de leurs torts, ni plus ouvertement de leur innocence devant ceux qui les ont, ou conduits à l'échafaud, ou dispersés dans les déserts et dans les cavernes : personne n'a versé sur leurs malheurs des larmes moins cachées, des larmes plus connues de ceux qui faisoient verser tant de sang.

L'un, qui avoit écrit autrefois avec beaucoup de succès une feuille, ne fit plus que des romans sur ses ennemis; les talens et la raison qu'il avoit assez constamment montrés dans un placard, ne parurent pas une seule fois dans son journal : en prêtant des desseins atroces à des hommes qui en étoient capables, mais qui n'en étoient pas coupables encore, il les poussa à en concevoir d'affreux pour se sauver.

Un autre, qui, par toutes ses études, par tous ses principes, par toute sa vie, étoit attaché à la cause de la liberté et de l'humanité, n'écrivit plus un mot qui ne fût un cri de vengeance. Pendant près de six mois ses feuilles n'ont guère fait connoître qu'une seule chose à la France, ses colères, qu'il vouloit lui faire partager.

Un troisieme, qui avoit fait dans son journal, non-seulement l'apologie, mais l'éloge des journées des 2 et 3 septembre, n'écrivoit plus

dans ce même journal que pour menacer du dernier supplice les auteurs de ces journées, qui seront éternellement exécrables, mais contre lesquels il falloit s'indigner le 2, le 3 et le 4 septembre, bien plus encore que trois ou quatre mois après.

O douleur! ô forfait de l'esprit de parti, dont le mot de ralliement fut et sera toujours, *celui qui n'est pas avec moi est contre moi!* Condorcet et Ducos; Ducos, qui étoit une des plus belles espérances de la jeunesse de la République; Condorcet qui étoit depuis vingt ans l'un des Français qui méritoit le mieux de l'humanité toute entière; ces deux représentans du peuple qui en étoient si sincérement et si profondément les amis, eux qui étoient dans un côté sans être dans un parti; eux qui n'épousoient aucune fureur; pour avoir aiguisé quelques épigrammes, ils ont péri; l'un par la main du bourreau dans ce premier massacre de députés exécutés en plein jour au milieu de Paris; l'autre par le poison et presque sur les grands chemins! Est-ce à moi, à qui ils étoient si chers tous les deux, et que tous les deux aimoient aussi! est-ce à moi, qui voudrois élever à leurs noms le mausolée que leur doit l'histoire; est-ce à moi à leur adresser quelques reproches? Oui, puisqu'il est vrai qu'aucune des passions qui égaroient tous les esprits, n'avoit troublé et offusqué leur jugement; puisqu'aucune des passions qui s'agi-

toient sans cesse à côté d'eux, n'étoit entrée dans leur ame : je leur reprocherai de ne les avoir pas toutes combattues, c'est-à-dire, éclairées, avec cet accent élévé de la vérité et de la justice, que l'homme impartial a le droit de prendre, et qu'il est tenu de faire entendre également à ses amis et à ses ennemis. Hélas! tous les deux sont morts victimes du sentiment le plus délicat ; ils sont morts pour avoir tenu secrets au fond de leurs ames les reproches qu'ils faisoient à des hommes qu'ils ne pouvoient cesser ni d'estimer ni d'aimer ; et peut-être en les condamnant hautement dans ce qu'ils avoient de condamnables, ils auroient sauvé et eux-mêmes et leurs amis, et ces milliers de citoyens innocens et vertueux dont les têtes sont tombées sur des milliers d'échafauds.

Dans le côté opposé les honnêtes gens, (car il y en avoit là aussi beaucoup) se confioient sur l'amour du peuple dont ils se sentoient dignes ; les furieux comptoient sur les fureurs de la multitude qu'ils avoient l'art et la pratique de soulever à leur gré, et ceux même qui auroient su écrire ne vouloient pas écrire des journaux. Marat fut long-temps le seul journaliste un peu célèbre de ce côté, et le nom seul de Marat, à cette époque, étoit propre à perdre à jamais dans l'opinion des gens éclairés, le parti qui le prenoit ou qui le souffroit pour son champion. S'il n'avoit pas été assassiné lui-même, Marat n'auroit jamais passé

que pour le chef des assassins : c'étoit une espèce de VIEUX DE LA MONTAGNE. Qu'on lui eût ôté son audace, aucun homme n'auroit été plus commun : dans ses feuilles il est toujours en fureur et il est toujours plat, ce qui n'est peut-être jamais arrivé qu'à lui. C'est par ceux qui l'ont assassiné qu'il a été mis au Panthéon ; et j'atteste ici la vérité que ces lignes étoient écrites long temps avant que l'indignation publique eût brisé les bustes de Marat, long-temps avant qu'un décret de la Convention eût jetté ses cendres hors du temple et de l'élisée des grands hommes.

Sous Robespierre, parmi tant de choses horribles, on en vit une de risible. Jusqu'à cette époque les journalistes n'avoient guère su que porter à l'excès la louange d'un côté, le blâme de l'autre. Alors non-seulement ils n'auroient jamais ôsé blâmer Robespierre, mais ils ne le louoient même qu'en tremblant; et ce vers, l'un des plus beaux de la langue française,

> D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs,

semble avoir été fait pour peindre les journalistes du temps de Robespierre.

Je ne passerai point sur ces jours d'avilissement et de malheurs, sans avoir acquitté la reconnoissance propre à mon cœur, et autant que le peut un seul homme, celle de l'humanité envers un représentant du peuple, qui, au milieu de la consternation universelle, demanda la justice pour tous, la clémence

pour les fautes et les erreurs, et l'empire des loix pour une grande République, gouvernée par des passions atroces. Bon et généreux Camille, tu n'avois été jusqu'alors qu'un homme d'esprit, et ce magnanime dévouement éleva jusqu'au sublime ton talent et ton caractère. L'Histoire, qui, ses burins à la main, a observé tes derniers momèns, n'oubliera point de raconter qu'en allant à l'échafaud, ce n'étoit point de ta mort que tu t'occupois, mais du peuple, à qui tu ne cessas de parler pour l'éclairer sur ses tyrans : à la tribune ta timidité ne sut jamais que bégayer des sons confus ; sur la charette et sous la hache tu fus un orateur intrépide et touchant. *Qu'importe*, disois-tu, *que l'on meure d'un coup de guillotine ou d'un coup de sabre!* ah ! il importera beaucoup pour ta mémoire, pour la gloire de ton nom, pour les souvenirs d'amour que doit le genre humain aux six derniers mois de ta vie. C'est la France toute entiere qui se rappellera, que tandis que tous les Français alloient braver les coups de sabre dans dix à douze armées, toi seul tu bravas la guillotine pour la briser.

Combien les temps sont changés ; et en combien peu de temps ! Depuis le 9 thermidor que de maux réparés ! que de biens préparés, commencés, avancés, achevés ! Aucun n'est perdu pour la reconnoissance nationale ; mais par leur nombre même, ils s'effacent presque de la mémoire : il faut s'en entretenir souvent pour ne pas en oublier beaucoup ; et la France

a-t-elle d'autres consolations que de s'en entretenir !

A peine trois tyrans ont perdu leurs têtes, et tous les autres leur puissance, on ne laisse au tribunal de Robespierre, que le temps de l'envoyer au supplice : l'instant d'après, cet instrument de tant de crimes est brisé, et un autre tribunal s'élève, digne de ce nom de *révolutionnaire*, puisqu'il expie, en partie au moins, les forfaits commis par celui qui avoit porté le même nom : Les cachots, qui sembloient être aussi peuplés que les villes, et qui ne s'ouvroient que pour recevoir de nouveaux captifs ou pour les envoyer à la mort, s'ouvrent de toutes parts pour rendre à la vie et à la liberté tous ceux que l'on chargeoit de tous les crimes, sans pouvoir les accuser d'un seul : Camille, qui vouloit fléchir des tigres, ne demandoit que l'ouverture d'un seul *guichet* pour la clémence, et tous les guichets sont ouverts pour la justice ; les exterminateurs seuls de la nation, ses bourreaux sont livrés aux exécuteurs de ses loix pénales : Les barrières et les formes qui garantissoient la liberté des représentans du peuple, et que ceux qui vouloient décimer le peuple avoient renversées, sont relevées plus nombreuses et plus hautes que jamais ; et on les pose pour la premiere fois devant l'accusation qui menaçoit un homme, dont les forfaits étoient attestés, non-seulement par quelques témoins, mais par plusieurs départemens que ses fureurs avoient dépeuplés : La

police de Paris, de cette ville où la République peut être attaquée dans ses plus grands établissemens d'ordre social et de puissance, de cette ville de toute la nation, n'est plus confiée qu'à la représentation nationale : Ces loix de *maximum*, dont les plus imbécilles despotes de l'Europe commençoient depuis un siècle à reconnoître l'absurdité et l'iniquité, et que des tyrans plus imbécilles avoient renouvellées à la naissance de la République des philosophes, ces loix qui ont exposé à la famine le peuple qu'elles prétendoient nourrir, sont proscrites, dans un moment où les rigueurs de la saison rendoient plus difficile le retour aux principes de la raison et de la justice : Le commerce n'est plus arrêté que par les prohibitions de la guerre; et la guerre, qui est pour la République un enchaînement de victoires, porte le commerce des Français dans une partie de l'Europe sans le faire sortir de la France : Nos armées, dont les prodiges fondoient notre unique espérance sous les hommes de sang qu'elles abhorroient, multiplient de toutes parts leurs prodiges, depuis que la justice et l'humanité, qu'elles adorent, veillent dans l'intérieur autour de toutes les familles des soldats : la nature elle-même, comme si elle régloit la marche des saisons, pour la marche des défenseurs de ses droits, épaissit les eaux sous leurs pieds, et jette des ponts de glace sur les fleuves et sur les mers, pour les conduire à Amsterdam, et pour leur soumettre toute l'Europe dans la Hollande :

Dans les arts, dans les lettres et dans les sciences, les talens, qui ont fait leurs preuves, reçoivent des récompenses, et les talens qui donnent des espérances, reçoivent des encouragemens; le génie est appellé de toutes parts, et dans tous les genres, à être le conseil, la richesse, et le décorateur de la République: les théâtres chargés de gênes et de censures par une tyrannie qui s'étendoit jusques sur les amusemens, qui vouloit que la nation reçût d'elle jusqu'à ses jeux; les théâtres sont rendus à cette indépendance qui ne doit avoir d'autres bornes que la décence et la morale publiques, qui ne doit être dirigée que par le besoin qu'a le génie des succès et de la gloire: L'instruction publique, que les cris de la France entière demandoient vainement depuis cinq années, s'élève sur les bases les plus vastes, et jusqu'au faîte le plus élevé des connoissances humaines; comme l'a dit un représentant du peuple: « Pour la première fois, sur la terre, on voit les progrès les plus sublimes des sciences servir aux leçons de leurs élémens, *et le génie devenu maître d'école* »: Enfin une commission, qui en est spécialement chargée, annonce dans le gouvernement, des réformes, que tant de changemens heureux, ne rendent que plus nécessaires, et la République peut espérer un gouvernement, dont la puissance sera aussi grande et aussi respectée que celle des loix, tant qu'elle sera la même; dont la force ne sera rien contre la

nation, et sera irrésistible et absolue contre les factions ; qui abaissera toujours ses faisceaux devant le peuple, et devant lequel les ambitieux et les audacieux abaisseront toujours leurs complots et leur arrogance ; qui, sans faste au milieu des citoyens, présentera aux regards de l'Europe, une majesté devant laquelle s'effacera la fausse majesté des trônes.

Il faudroit admirer et bénir encore tant de belles opérations, quand elles auroient été faites dans des transports d'enthousiasme ; mais il faudroit moins y compter : l'enthousiasme n'a que des momens, et il a des retours. Ici on a procédé avec cette circonspection qui prépare avant de commencer, qui modifie après avoir achevé, qui modère la raison pour ne pas la compromettre, qui fait route, en quelque sorte, entre les principes éternels et les circonstances, comme les sages navigateurs entre le but où ils tendent, et les vents qui les contrarient ; qui ne transige jamais avec les erreurs, mais qui n'en révolte aucune, pour triompher plus sûrement de toutes.

Ce n'est pas là seulement l'amour du bien ; en voilà encore la science et l'art ; et c'est sur cet art que se fondent nos espérances pour tous les maux qui sont encore à réparer, pour tout le bien qui reste encore à faire.

Quand les nations, et sur-tout quand les Républiques présentent de pareils tableaux, on sent le besoin de sortir de son silence : nous avons senti ce besoin. Nous ne dirons pas que

nous sommes *une société de gens de lettres* : nous sommes cinq à six citoyens Français, ayant tous de l'estime et de l'amitié les uns pour les autres, et tous un amour sincère pour la République. Nous nous sommes réunis pour lui présenter un nouveau journal : nous espérons faire du bien, et nous sommes sûrs de ne pas faire du mal : ces deux conditions encouragent à une entreprise.

Il n'est pas indifférent que nous parlions avec quelque étendue des objets qui entreront dans ce journal, et de l'esprit qui dirigera la rédaction de chacune de ses parties.

Ce journal rendra compte :

I *Des séances de la Convention nationale.*

II. *De l'esprit public de Paris et des départemens.*

III. *Des relations de la France avec les puissances et avec les nations étrangères.*

IV. *Des opérations de nos armées de terre et de mer.*

V. *De l'instruction publique, de l'établissement et des progrès du nouveau systême d'enseignement dans les nouvelles écoles de la République : des ouvrages de science et de littérature : des découvertes dans les arts mécaniques.*

VI. *Des théâtres.*

VII. *De l'état de l'agriculture, des manufactures et du commerce, et des principes qui dirigeront toutes ces sources de la richesse nationale.*

Voici

Voici nos vues sur la manière dont nous présenterons ces objets, qui tous s'unisssent par les rapports les plus étroits, mais qui ont pourtant des caractères qui les distinguent. . . .

Convention nationale.

Tous les matins paroissent des feuilles qui rendent compte de ce que l'Assemblée nationale a fait dans sa séance de la veille ; il en paroît même tous les soirs qui rendent compte de ce qu'elle a fait dans la séance du jour. On conçoit cette impatience d'une grande nation, pour communiquer à tout instant, pour ainsi dire, avec ses représentans et ses législateurs. Quand chaque jour il se fait de nouvelles loix, il est naturel aussi de vouloir connoître chaque jour ces loix, qui peuvent changer nos droits, nos devoirs et nos destinées. On ne veut pas vivre sans savoir précisément sous quelles conditions on vit. Cet entretien continuel et journalier d'un peuple avec ses législateurs est donc nécessaire : il seroit encore admirable si ces feuilles qui paroissent jour par jour, pouvoient rendre des séances de l'Assemblée nationale, des comptes assez fidèles, assez complets, et tracés avec assez de grandeur pour être dignes de la grandeur des objets qu'on y traite, et de l'importance que doivent avoir leurs résultats. Mais avec quelque rapidité qu'on prenne les notes, on ne peut pas tout recueillir, et

celui qui veut écrire avec quelque talent, ne consent pas à écrire avec tant de rapidité. On ne peut pas faire très-vîte et très-bien : il faut opter. Pour bien écrire, il faut écrire avec soin, et le soin exige du temps, il en suppose même. Des matériaux un peu complets, et un talent un peu distingué manquent donc presque nécessairement à ces rédactions précipitées. C'est un inconvénient plus grand qu'on ne pense ; car c'est de la manière dont le compte d'une séance est rendu, que dépend souvent la première impression qu'elle fera sur la République ; et, en gouvernement, il y a des circonstances où, après la première impression, il n'y en a pas une autre.

Quelquefois des débats s'ouvrent sur une grande question, et durent plusieurs jours avant qu'il y ait un décret. Les premiers jours de la discussion un certain avis paroîtra prévaloir ; l'écrivain des feuilles de tous les jours, qui sera de cet avis, et parce qu'il le croira le meilleur, et parce qu'il le verra le plus appuyé, le favorisera à dessein ou sans s'en douter : le jour de la décision arrive, et c'est l'avis opposé qui triomphe et qu'on décrète. C'est comme si on avoit donné à la loi un préambule destiné à prouver qu'elle n'est pas bonne. Le journaliste peut changer d'avis, et ses lecteurs garder celui qu'il leur aura donné.

Ces motifs auroient suffi pour nous déterminer à ne pas faire paroître ce journal tous les jours : il ne paroîtra que deux fois par *décade*.

Que d'avantages, en effet, on peut y trouver !

Rien de ce qu'il sera important de savoir et de transmettre à la nation, ne pourra échapper : les journaux de tous les soirs et de tous les jours sont comme des preneurs de notes pour un journal qui ne paroît que deux fois par décade.

Avant de prendre la plume sur une question les débats sont terminés, et le plus souvent le décret rendu : la discussion a été suivie dans tous ses périodes, dans toutes ses révolutions jusqu'au dénouement ; plusieurs séances peuvent être embrassées et liées par leurs rapports ; tout le temps accordé à la connoissance et au rassemblement des faits, on peut le mettre à profit pour leur appréciation : tout peut recevoir ses proportions naturelles : on se resserre sur les faits moins importans pour donner plus d'étendue à ceux qui ont plus d'importance ; avant de fixer son opinion, le journaliste a entendu celles des législateurs ; il a leurs lumières et il a les siennes : la loi elle-même est sous ses yeux. Il n'est pas exposé à affoiblir le respect qu'on lui doit par une imprudente précipitation de jugement ; et si après une longue méditation son jugement restoit toujours opposé à celui des législateurs, il auroit le temps d'exposer ses doutes ou sa conviction avec ce respect et ces hommages qu'un citoyen doit rendre à la législation, alors sur-tout qu'il combat une loi. En se rappellant que dans les

ouvrages des représentans de la raison d'un peuple éclairé, il n'y a de véritables décrets que ceux que la raison reconnoît et qu'elle a prononcés, et que tout le reste est provisoire : il trouvera aussi dans cette raison, dont le pouvoir est au-dessus de tous les pouvoirs, le devoir sacré d'honorer les législateurs par les réfutations même qu'il élève contre eux. Il cherchera le triomphe de la raison et non pas le sien ; il pensera peu à sa gloire, souvent à celle des représentans du peuple, toujours à celle de la représentation nationale ; et le secret de concilier tant de devoirs, qui semblent si opposés, dans des ménagemens qui paroissent si délicats et si difficiles, il le trouvera dans l'amour de la vérité qui est plein de scrupule, et dans l'amour de la patrie qui est plein de générosité.

C'est par tous ces moyens que l'historien d'une Assemblée nationale associe, en quelque sorte, ses feuilles aux loix de la République, et qu'il entre pour quelque chose dans l'accomplissement des travaux qu'il raconte.

Dans les anciennes Républiques, comme à Rome, tout ce que faisoit le peuple souverain et ses magistrats étoit aussi recueilli et consigné sur des registres, sur des journaux. Mais il y en avoit de deux espèces : dans les uns on consignoit les faits de peu d'importance, tout ce qui se passoit aux théâtres, au cirque, aux fêtes, tout ce qui distingue un jour d'un autre, mais sans porter aucun changement dans ce

qui influe sur les destinées d'une nation. C'étoient ces feuilles qu'on appelloit proprement journaux, *Diaria.* Dans les autres on consignoit tout ce qui avoit une grandeur réelle, des influences étendues, les actes du sénat, les victoires des armées, les délibérations et les décisions suprêmes du peuple, tout ce qui changeoit ou pouvoit changer les destinées de Rome et de l'univers. On appelloit ces registres, ANNALES. *Il avoit paru convenable à la dignité du peuple Romain*, dit Tacite, *de confier les grandes choses aux Annales, et les autres aux journaux.* « Ex dignitate populi Romani » repertum esse res illustres Annalibus, talia » diurnis urbis actis mandare ».

Notre ambition est de rendre nos feuilles dignes d'obtenir le titre d'Annales de la République française.

Esprit public de Paris et des départemens.

LES peuples esclaves ne peuvent pas avoir d'*esprit public* : ils obéissent servilement ou ils se révoltent aveuglément : ils ne sortent pas de ce cercle. Lorsque dans les dernières années de la monarchie, on entendit répéter si souvent dans les livres et dans les conversations le mot d'*opinion publique,* ceux qui sont attentifs aux mots et aux choses prévirent et annoncerent *une révolution.* Il est impossible, au contraire, que chez les peuples libres il n'y ait pas un esprit, et que cet esprit ne soit pas *public.*

Les flots des opinions opposées ont beau se soulever et se heurter les uns contre les autres, ils finissent toujours comme ceux de l'océan par rouler ou par s'applanir dans un certain niveau. La liberté porte à l'agitation, et la nature et le bonheur ont besoin de repos : quand toutes les idées ont été violemment émues, celles du grand nombre finissent donc par s'accorder dans la vérité ou dans l'erreur ; la différence de ces deux espèces d'accord, c'est que celui qui se fait dans la vérité peut être éternel comme elle, et que celui qui se fait dans l'erreur, est faux et de courte durée. On conçoit donc combien il importe de tenir l'œil attaché sur les mouvements et sur les agitations de l'esprit d'un peuple pour le diriger à l'accord et au repos de la vérité.

Ce sera l'objet de cette partie du *Journal politique et philosophique*.

DANS ces soulèvemens et dans ces tourmens des esprits chez les nations libres, il y en a de naturels et qui naissent inévitablement de la manière différente dont les mêmes objets frappent les divers esprits, de ce qu'il n'existe pas encore des méthodes pour bien penser et pour bien parler universellement répandues, de ce que quand la lumière ne paroît pas, chacun marche à sa fantaisie, et tous se heurtent dans les ténèbres. Il y a dans les grandes Républiques des soulèvemens et des combats d'opinions dont les causes ne sont pas de même

dans la nature des choses, mais dans les passions de quelques hommes pervers qui ont besoin d'un mouvement ou pour s'élever ou pour renverser leurs ennemis.

La principale tâche d'un observateur de l'esprit public, c'est de bien distinguer ces deux genres de mouvemens ; le premier n'exige que la puissance des lumières ; le second exige encore le concours de la puissance des loix. Mais la tâche de l'écrivain est remplie, quand il les a bien signalés l'un et l'autre.

Jusqu'à présent l'esprit public n'a guère été considéré que dans ses rapports avec le gouvernement ; et ce n'est pas, peut-être, sous ce rapport qu'il importe le plus de le connoître et de le diriger, c'est-à-dire, de l'éclairer. La morale domestique d'un peuple libre est ce qui influe sans aucun doute le plus puissamment et sur sa morale politique et sur son véritable bonheur, et sur les progrès de ces arts méchaniques, les seuls qui travaillent pour le bien-être du grand nombre chez les nations.

Ce n'étoit ni au Forum, ni au Champ-de-Mars, ni au sénat, que naissoient et que croissoient chez les Romains ces vertus sévères et douces, ce respect religieux pour la parole, et ce haut sentiment de la dignité de l'homme ; cette piété filiale et cette tendresse paternelle qui se nourrissoient dans le culte de l'union conjugale ; cet amour de la campagne, et cette science de l'agriculture qu'ils répandirent sur une partie de la terre, avec les légions qui

la ravageoient ; les Romains puisèrent toutes ces vertus qui modéroient et qui expioient en partie leurs vertus militaires dans les champs qu'ils habitoient et qu'ils cultivoient, autour des foyers et des dieux pénates de leurs maisons du Latium.

Malgré tous les vices de leur liberté et de leur constitution gothique, si les Anglais ont des qualités morales et des vertus, par lesquelles ils réparent dans leur île les outrages qu'ils ont fait tant de fois à l'humanité sur le globe ; s'ils se soumettent avec un respect si religieux à des loix, qui sont loin d'avoir été dictées, par ce qu'il y a eu de plus beau dans leur génie ; si les arts, qui font le bonheur de tous, sont cultivés chez eux avec plus de soin et d'honneur que les arts qui font les délices du petit nombre ; il ne faut pas douter que les Anglais n'aient reçu ces qualités et ces habitudes heureuses, qui corrigent tant de vices de leur gouvernement, des mœurs domestiques qu'ils ont cultivées comme la source pure des affections les plus douces, en même temps qu'ils créoient une nouvelle agriculture comme la source de toutes les vraies richesses. Addisson qui apperçut cette bonne inclination de leurs ames, la fortifia par ses feuilles du *Spectateur ;* et c'est à cet ouvrage périodique, écrit peu de temps après la révolution de 1688, que les Anglais doivent, peut-être, le développement de ce qu'il y a eu dans leurs mœurs de plus propre à conserver leur liberté, et à étendre leurs prospérités de tous les genres.

Les Romains ont soumis une partie du monde à leurs armes, et les Anglais une partie de l'univers à leur commerce ; et les causes de cette puissance des uns et des autres, ont pris, à ce qu'il paroît, également leur origine dans quelques vertus et dans quelques affections domestiques. On ne voit que les empires, et on ne regarde point les maisons ; mais c'est dans les maisons que tout commence ; et les hommes sont, plus qu'on ne pense, durant toute leur vie, ce qu'ils ont été lorsqu'ils étoient enfans.

Jusqu'à ce moment les Français libres ont reçu dans leurs mœurs les influences de la révolution plutôt que de la liberté : mais le moment n'est pas loin où la liberté la plus étendue dont un grand peuple ait jamais joui, doit avoir sur toute la nation française une influence qui changera tous les esprits et toutes les ames.

Nous allons assister à ces heureux changemens, et en les décrivant, nos efforts tendront sans cesse à les hâter. Quelque part que nous appercevions une vertu, nous en tracerons l'image à toute la France, et la puissance des exemples de toute la République agira à toutes les distances sur l'ame de chaque citoyen..

Relations de la France avec les puissances et avec les nations étrangères.

Les relations extérieures autrefois n'étoient que des relations de cour à cour, de gouvernement à gouvernement. Un cabinet ne se croyoit

habile, que lorsqu'il étoit impénétrable ; on choisissoit pour envoyés, non pas des hommes qui eussent l'art de bien exposer les affaires, mais des hommes qui eussent l'art de les envelopper de mystères. Les négociations étoient des espèces de luttes pour savoir à qui garderoit mieux ses secrets, et à qui surprendroit mieux ceux des autres. Employer tour-à-tour le mensonge avec dextérité, et la force avec insolence, c'étoit la science et le génie. Les peuples, dont on balançoit les destinées dans ces négociations, ne savoient presque rien de ce qu'elles préparoient et de ce qu'elles avoient arrêté. L'arrivée d'un ministre et le départ d'un autre, voilà tout ce que les gazettes des cours pouvoient savoir, ou tout ce qu'elles vouloient dire. Telle est encore aujourd'hui, dans la plus grande partie de l'Europe, ce qu'on appelle sa diplômatie.

Il est impossible que ces voiles, étendus par les despotes sur les conseils où ils agitent les destins des peuples, ne soient déchirés ou levés en partie par le ton que la République française va prendre dans ses relations avec l'Europe. Quand on n'a aucun mystère soi-même, et qu'on a beaucoup de grandeur, on oblige les autres à sortir de leurs mystères. La France parlera hautement, il faudra bien qu'on lui réponde nettement : la loyauté et la clarté qu'elle portera dans ses relations extérieures, obligera les cabinets les plus artificieux à mettre plus de simplicité dans leurs négociations. Nous

connoîtrons donc mieux les affaires de l'Europe, et l'Europe les connoîtra mieux elle-même : ce sera là un grand avantage dont nous serons redevables à l'époque où nous commencerons cet ouvrage.

Mais dans cet article des relations extérieures, nous nous occuperons bien moins encore des cabinets que des peuples de l'Europe.

Chez les peuples même, où il ne se fera pas de long-temps encore une révolution dans le systême social, il s'en commencera nécessairement bientôt une dans les idées. Puisque nous avons triomphé, nos principes triompheront avec nous ; et l'exemple de nos prospérités dans la paix, assurera bien plus encore ce triomphe, que nos victoires dans la guerre.

Il n'est pas vraisemblable que l'Espagne ne s'essaie bientôt à secouer le joug des moines et de l'ignorance, et qu'une nation, dont les écrivains ont pensé autrefois avec tant de sagacité, de bon sens et de grandeur, ne tente pas d'entrer en partage des lumières qui se répandent de toutes parts dans l'Europe : en franchissant les Pyrénées, nos armées, dont les soldats sont très-souvent des citoyens éclairés, auront semé des germes de raison sur ce sol, qu'ils arrosoient du sang des tyrans et des esclaves. — L'Italie, où la superstition depuis long-temps est une politique plutôt qu'une erreur, défendra peut-être plus long-temps le scandale de sa corruption sociale et de son sacerdoce :

mais quand les despotes étrangers, qui protégent et soutiennent la servitude des descendans des Caton et des Paul Emile; quand les cabinets de Madrid et de Vienne sont humiliés et abaissés, l'Italie pourra se souvenir de son antique gloire, elle pourra reprendre le génie qui respire encore dans les monumens dont elle est couverte. — La Suisse, qui n'a jamais rien perdu de sa liberté, et où l'aristocratie, pour conserver sa puissance, a été toujours obligée d'en user avec modestie et presque de la cacher; la Suisse, que les tyrans de l'Europe ont essayé vainement de faire entrer dans leur conjuration contre la France, entrera bien plus facilement dans les vrais principes de la nature et de la société : les principes de la nature doivent prospérer aisément sur les cîmes des Alpes, et dans les vallées solitaires, que ces boulevards du globe dérobent à l'ambition des despotes. — L'Allemagne, où la vraie philosophie et la bonne morale ont fait tant de progrès, où la philantropie est une disposition commune à toutes les ames que la vanité des rangs n'a pas profondément dégradées, ne voudra plus bientôt, sans doute, avoir autant de législations diverses qu'elle a de cercles et presque de villes : là, depuis long-temps, le génie médite sur l'art social, et dès que les peuples lui demanderont les tables des loix de la nature, il n'aura qu'à écarter le voile qui les couvre : elles sont gravées. — La Hollande qui, elle-même il y a deux siè-

cles, brisa, avec une magnanimité si inattendue, le joug de la maison d'Autriche, et que la France vient de délivrer du double joug des maisons d'Orange et de Brandebourg, n'oubliera plus que pour avoir une liberté solide, il faut la fonder sur l'égalité ; que lorsque quelques-uns seulement sont *des bourgeois*, tous ont bientôt un tyran ; et qu'il n'y a de Cité inébranlable, de Cité défendue par la passion et par la raison de tous, que là où tous sont pareillement citoyens. — Braves et infortunés descendans de Sarmates, mon œil en vous appercevant dans ce tableau de l'Europe, est prêt à se couvrir de larmes : mais votre intrépidité a été plus grande encore que votre malheur : lorsque Brutus et Caton succombent, c'est pour eux qu'est la gloire, et non pour leurs vainqueurs ; on a désarmé vos bras ; mais on n'a pas désarmé l'énergie de vos ames, qui est devenue invincible dans votre défaite même : voyez la liberté, qui, de poste en poste, de nation en nation s'approche de vous, de vous qui avez combattu si héroïquement pour elle : tout-à-l'heure elle n'étoit qu'en France ; aujourd'hui elle est dans la Belgique, elle est dans la Hollande ; elle vous touche : quoi qu'ils disent dans ces billets, où des esclaves affectent la briéveté des Spartiates, les regards de vos oppresseurs ne peuvent se porter qu'en tremblant sur vos fronts cicatrisés par leur foudre. Oui, la Pologne, avant un jour qui n'est pas loin, sera libre ou elle sera un

désert. — L'Angleterre, qui se vante encore aujourd'hui des éloges donnés à sa constitution, lorsque sa constitution étoit seule au milieu du monde esclave, gardera sans doute plus opiniâtrement et plus long-temps ses préjugés ; car elle en a moins, et ils sont plus savans. Cette constitution trouvée dans les bois, comme dit Montesquieu, étoit belle sans doute, mais pour le moment où l'on sortoit des bois ; après des siècles de civilisation, et après les modèles si différens des constitutions de l'Amérique et de la France, l'Europe plus éclairée ne pourra plus y voir qu'un édifice construit avec hardiesse, mais avec les matériaux gothiques et barbares du sacerdoce, de la noblesse et de la royauté. Dans le système social, comme dans le système de la nature, les choses qui ont des rapports et des affinités s'approchent et s'unissent ; celles qui sont composées d'élémens opposés se repoussent et se combattent : voyez dans cette grande secousse donnée à tous les empires, dans la révolution française, si c'est avec la liberté de la France ou avec les despotes de l'Europe, que le gouvernement de l'Angleterre a voulu s'unir et s'allier ! Ce seul fait prononce ce qui domine le plus dans la constitution britannique, de la liberté ou du despotisme : non, ce n'est pas la constitution des Anglais qui veille sur ce qu'ils ont de liberté, c'est leur caractère fait pour la liberté et pour l'indépendance qui veille sur leur constitution pour l'empêcher de devenir entièrement tyran-

nique. Les Anglais n'ont point chassé les ennemis éternels de l'ordre social, ils les ont tous conservés, et pour n'en être pas dévorés, ils sont obligés de faire autour d'eux une garde qui depuis long-temps n'est plus assez vigilante : le véritable but de l'art social, n'est point de s'agiter dans la liberté, mais de s'y reposer.

En suivant comme à la trace ces mouvemens et ces changemens qui doivent s'opérer nécessairement dans l'opinion publique de l'Europe, nous n'affecterons pas la vanité puérile de faire de chaque feuille une insulte pour une puissance ou pour une nation étrangère : c'est à nos armées à battre nos ennemis, et elles s'en acquittent assez bien : les écrivains de la France doivent étendre les conquêtes des bons principes d'une autre manière. La vérité pénètre mal les esprits sous la forme d'une injure, et la persuasion n'entre que dans les ames qui en sont touchées, comme par un secours et par un bienfait. Rousseau se trompe, il n'est aucunement nécessaire de haïr les autres nations, pour aimer beaucoup sa patrie : on a été obligé de séparer les nations, de les armer d'antipathie les unes contre les autres, lorsqu'elles avoient toutes des gouvernemens fondés sur des préjugés opposés : il faut, pour me faire aimer beaucoup mes préjugés, me faire détester les préjugés qui les combattent ; mais, à la vérité, il ne faut que le charme qui lui est propre pour la faire adorer ; et chez un peuple, dont elle a

rédigé le code, on doit plus aimer encore sa patrie, lorsqu'on porte dans son cœur l'amour sacré de l'humanité. Nous ne rechercherons donc pas exclusivement chez les nations étrangères, ce qui s'y trouve de mal pour le blâmer : nous rechercherons avec un égal soin, ce qui peut s'y trouver de bon, pour lui rendre un juste tribut d'éloges. Dans ces gouvernemens si vicieux, tout ne l'est pas également : dans l'art social, comme dans la sience des nombres, on arrive souvent à la solution d'un problême et à la vérité par de *fausses positions* ; et tout ce qui est bon ailleurs, sera meilleur encore en le transportant dans la France, où il s'unira à tout ce qu'il y a d'excellent dans nos principes.

En parlant de l'Angleterre, par exemple, et de son parlement, si les orateurs de la chambre des communes et de la chambre des pairs ne se séparent pas de l'humanité par patriotisme, comme leur île est séparée du reste du monde par l'océan : s'ils parlent cette langue universelle de la raison et de la nature, qui stipule pour les intérêts de tous les hommes, et non la langue de cette éloquence nationale qui se nourrit de préjugés et de passions ; alors nous nous sentirons moins séparés d'eux par la guerre, que réunis par les sentimens de justice et d'humanité qui nous seront communs ; Fox, Shéridan, Stanhope, Landsdowne, si vos discours sont toujours dignes d'être prononcés, non-seulement dans le parlement d'Angleterre, mais devant ce parlement qui tient aujourd'hui ses

séances sur toute la terre, et où parlent tous ceux qui ont dévoué leur pensée et leur vie à la cause du genre humain ; nous parlerons de vous comme des Pairs, des Locke, des Sydney, des créateurs les plus purs de la révolution française ; et cette Pairie en vaut bien une autre.

Expéditions des armées de terre et de mer.

Il ne faut pas beaucoup d'art pour raconter avec intérêt les faits d'armes des défenseurs de la République française : il y a long-temps que ces faits sont des victoires, et les plus éclatantes qui ayent jamais été remportées. Aucune des campagnes les plus célèbres de l'histoire, ni celles d'Epaminondas, ni celles de César, ni celles de Frédéric, ne peuvent se comparer à cette multitude de beaux faits d'armes, exécutés par les armées françaises, depuis la reprise de Toulon jusqu'à la prise de toute la Hollande. Le soin particulier que nous prendrons, ce sera de lier ensemble un plus grand nombre de ces faits, afin de les faire mieux paroître dans toute leur grandeur, et d'être plus autorisés à les raconter, non du style d'un bulletin, mais, s'il nous est possible, du style de l'histoire. En donnant ainsi plus de liaison et plus d'étendue aux narrations, nous acquerrons le droit de remonter

aux causes de tant de prodiges ; et nous les trouverons toutes dans ce génie républicain qui peut, à son gré, donner la loi ou le bonheur au monde, suivant qu'il veut faire usage de sa force ou de sa sagesse. C'est la dixième ou douzième grande leçon de ce genre, l'histoire en fait foi, que les Républiques donnent aux autres empires ; et il seroit pour eux temps d'en profiter.

Tout présage que la République française triomphera bientôt de ses ennemis sur l'Océan par ses flottes, comme elle en a triomphé sur la terre par ses armées. Parce qu'elle s'élève au milieu des mers, l'Angleterre s'est trop follement persuadée qu'à elle en appartient l'empire : la Phénicie et Carthage n'ont point été des îles, et elles ont été les premières puissances maritimes. La France, quand Louis XIV voulut lui donner une marine, n'avoit que quelques carcasses de vaisseaux enfoncés dans des sables et dans des vases ; et bientôt, comme l'a dit un de nos poëtes :

Dans nos chantiers déserts on vit croître des flottes,

et nos flottes remportèrent des victoires sur toutes les mers. Quel si éminent avantage de situation peut trouver la Grande-Bretagne dans les mers presque glaciales qui coupent et terminent au nord l'Ecosse et l'Irlande? Les ports magnifiques que nous avons sur l'Océan et sur la Méditerranée, les deux points du continent par lesquels nous touchons aux chaînes des Pyrénées et des Alpes couvertes de bois de construc-

tion, ce sont là sans doute des avantages bien plus réels pour un peuple qui veut être navigateur. L'Angleterre se confie dans ses généraux de mer, dont les preuves sont faites, dont la gloire est connue, et il est vrai que les combats des flottes exigent impérieusement une théorie et une pratique savantes : mais si la République française n'a pas en cet instant un grand nombre de savans marins, elle a la science de la navigation, et des marins dont le génie est disposé à la recevoir rapidement ; et au milieu du silence des mers, entre les tempêtes et les combats, toutes les expérience sont plus sûrement mises à profit ; tous les progrès sont bien plus rapides. L'avantage de l'expérience est grand, mais de courte durée contre ceux qui ont du génie et qui vont tenter toutes les expériences. Tout nous annonce donc, tout nous assure que nous assisterons à la création d'une nouvelle marine française, que nous aurons bientôt à parler des victoires de no flottes, comme de celles de nos armées, et que l'Océan sera bientôt affranchi de la domination de ces insulaires qui ont cru recevoir de la nature le trident des mers.

Des théâtres, des sciences, de la littérature, de l'instruction publique, du commerce, des manufactures et de l'industrie.

Nous avons peu de choses à dire de la manière dont seront traités dans ce journal les articles des théâtres et ceux qui regarderont l'industrie, les manufactures et le commerce.

La rédaction des articles des théâtres sera confiée à un homme de lettres, dont l'ame est républicaine, et qui a fait lui-même des pièces où règnent le bon goût de la littérature et du théâtre. C'est assez dire que sans blasphémer ineptement les chef-d'œuvres de la scene française, il sentira que la révolution doit imprimer d'autres caractères au génie qui les a créés.

Les articles de l'industrie nationale, des manufactures, du commerce, seront rédigés par un homme qui a étudié ces importantes matières, dans le même temps et dans les mêmes sources que les Turgot et les Condorcet. La grande maxime, *laissez-les faire, laissez-les passer*, est la sienne; et il est temps que cette maxime, proclamée déjà sous les despotes, devienne enfin la maxime de la République. Mais les principes généraux de l'économie po-

litique ne sont pas dans son esprit des articles de foi auquel il est soumis ; ce sont des résultats démontrés par tous les faits de l'industrie et du commerce de l'Europe. Il ne dit pas, comme quelques-uns de ces économistes, qui rendoient aux bons principes un culte idolâtre plutôt qu'un culte éclairé : *Que me font les faits ?* il dit : *Tous les faits bien appréciés prouvent mes principes, qui ne sont que ces faits généralisés.* Quelque part qu'il apperçoive des doctrines ou des pratiques opposées à ces maximes créatrices de tant de biens, il leur fera une guerre inexorable ; mais cette guerre sera franche et noble : son arme ne sera pas le ridicule, mais le raisonnement, parce que c'est celui qui tue les erreurs sans blesser les hommes.

Les ennemis de la révolution, si impuissans pour la détruire, ont été au moins assez habiles pour la calomnier. Ils ont vu long-temps les anciennes écoles fermées ou désertes, les académies supprimées, les savans et les gens de lettres dans les cachots et sur l'échafaud, la raison outragée, la langue défigurée par des hordes de barbares qui s'étoient emparés de toutes les tribunes et de toutes les presses ; et de cet affreux tableau, qui faisoit notre désolation et leur espérance, ils en ont conclu que nous nous plongions dans les ténèbres à mesure que nous nous élevions vers la liberté.

Dans ce tableau, quelques faits appartiennent

au passage de la monarchie à la souveraineté du peuple, les autres sont les crimes, non pas de la liberté, mais de ceux qui l'ont opprimée dans sa naissance, qui ont failli l'étouffer dans son berceau : et ceux même dont il faut avoir le plus d'horreur, finiront par donner aux lumières de la République une plus grande étendue, et à son génie un essor plus créateur.

Il falloit bien, quand la révolution est arrivée, que ces écoles où le mensonge avoit des chaires et des professeurs fussent fermées : quand on veut que les hommes soient dignes d'être libres, il ne faut enseigner aux enfans que des vérités : les académies avoient rendu des services que l'envie, les faux talens et les fausses sciences pouvoient seul contester, mais instituées par les rois, si elles avoient concouru à ébranler leur puissance, elles avoient caressé trop souvent leurs personnes ; et comme les éloges donnés par le talent, laissent un long souvenir, les académies devoient expier ce tort par leur destruction. Des législateurs médiocres auroient facilement et promptement remplacé un systême d'enseignement par un autre systême, et des académies royales par des académies nationales ; mais quand c'est la perfection qu'on cherche, on est toujours du temps à l'appercevoir ; et après l'avoir même cherchée longtemps, après l'avoir apperçue, on en approche, et on ne l'atteint pas. De ce qu'on a moins étudié les livres, et de ce qu'il en a moins paru de bons, durant ces jours d'agitations et

de désastres, il ne faut pas en conclure que toutes les sources d'instructions ayent été taries : les grands évènemens instruisent bien plus et bien mieux ceux qui en sont les acteurs et les témoins, que les grands livres ceux qui en sont les auteurs ou les lecteurs : on ne refuse pas son attention à un malheur qui vous menace, comme à un professeur qui vous parle, et lorsqu'il s'agit de sa vie ou de sa mort, on interroge bien autrement toutes les facultés de son esprit, que lorsqu'il s'agit d'une vérité et d'une erreur. Entre les esprits formés à l'ombre des écoles et des cabinets, et les esprits formés sur le théâtre agité des évènemens politiques, il y a la même différence qu'entre ces arbrisseaux dont l'art d'un jardinier dirige les branches, et ces chênes dont les rameaux se sont étendus de tous les côtés sous les coups de la tempête. Ce n'est point dans les révolutions que les esprits produisent, mais c'est dans les révolutions qu'ils se fécondent, et l'histoire des plus grands talens en tout genre, atteste qu'ils ont paru pour consoler et pour renouveller le genre humain à la suite de ces époques, d'où il sortoit sanglant et déchiré. Faut-il s'étonner que tant d'orateurs aient défiguré si étrangement la langue dans ces discours où la raison étoit plus défigurée encore, et l'humanité plus insultée ? Tant d'hommes qui étoient restés muets jusqu'à cette époque, qui ne s'étoient préparés ni à parler, ni à penser, sont devenus tout-à-coup orateurs ! On paroît croire que le vanda-

lisme est arrivé subitement au milieu de nous, comme autrefois des forêts du Nord; mais il étoit au milieu de nous; il n'est point arrivé; il a paru : les lumières, le bon goût étoient à la surface de la nation; l'ignorance, la barbarie étoient dans l'intérieur et dans les profondeurs de la population immense qui la compose. Les peuples esclaves sont des Vandales enchaînés, et le premier moment où l'on brise leurs chaînes, sera toujours, il faut s'y attendre, une irruption du vandalisme. Mais la naissance de la liberté n'est qu'un moment, et sa durée peut avoir des siècles : elle a donc les siècles pour réparer, par les biens sans bornes dont elle est la source, les maux qu'elle n'a pu empêcher à sa naissance.

Plus un peuple est libre, plus il est puissant; plus il est puissant, plus il a besoin d'être éclairé. On voit combien est étroite la chaîne qui unit et qui lie la liberté et les lumières.

Ces vérités éternelles ont dirigé, depuis le 9 thermidor, les travaux des comités et de la Convention nationale, et c'est à elles que nous devons cette foule de beaux instituts, organisés si rapidement; ces écoles, où professent les savans qui étoient la gloire des académies; ces musées, où les loix de la nature sont expliquées par ceux qui les ont découvertes. Les connoissances utiles et les talens agréables vont donc sortir avec un nouvel éclat de ces nuages sanglans où ils étoient éclipsés; mais

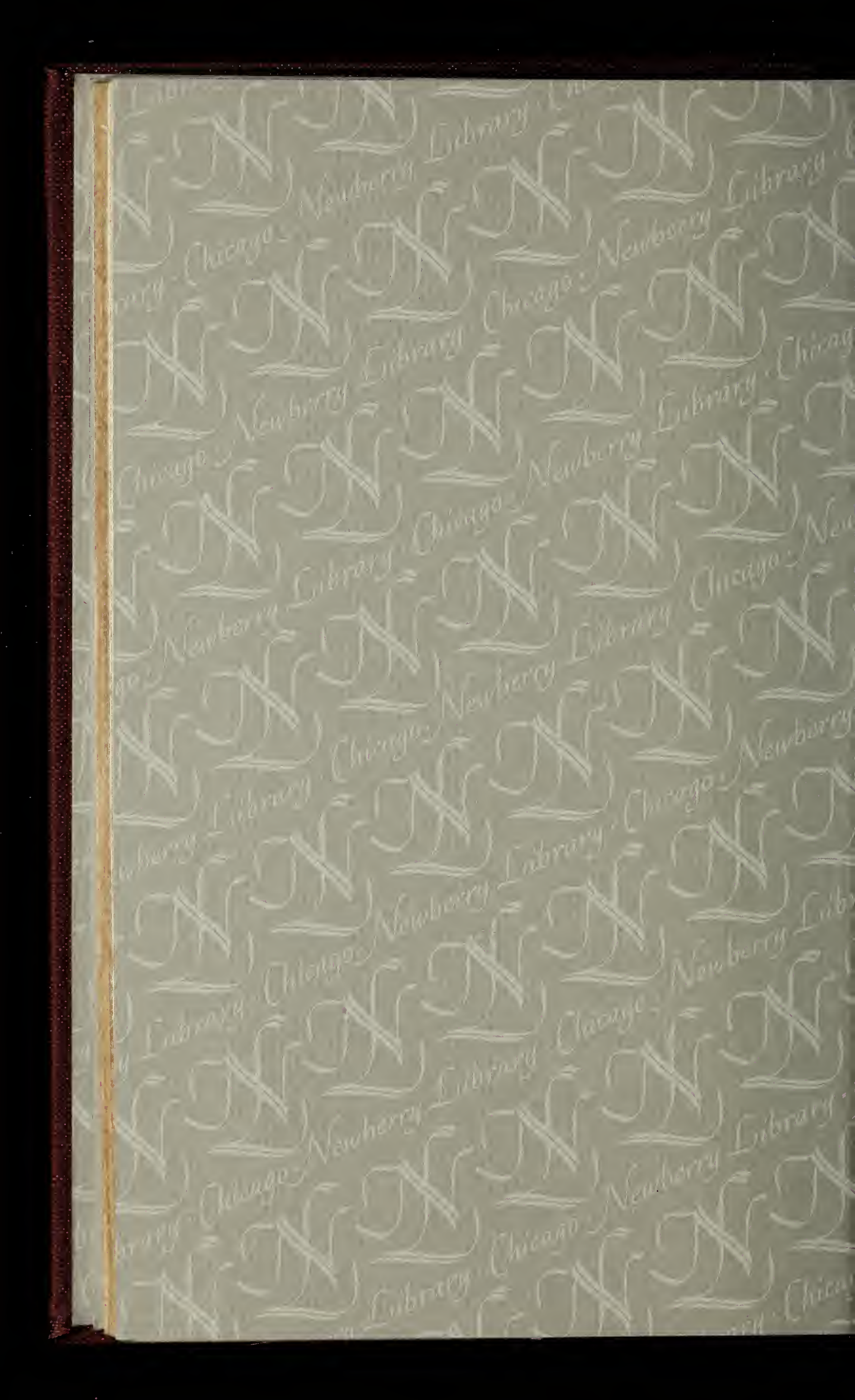
en les cultivant tous avec le même soin, on ne jugera pas de leur importance comme on en jugeoit sous la monarchie, où tous les rapports naturels des choses étoient intervertis. Là une nation toute entière étoit occupée à flatter l'orgueil d'un seul homme, et les premiers soins de l'instruction étoient donnés à ces talens de l'imagination, à ces beaux-arts qui ont toujours été la plus belle décoration et le plus grand éclat des trônes. De proche en proche, mais très-lentement, on étoit arrivé aux sciences exactes et physiques, et aux arts utiles. Sous la République, les premiers soins de l'instruction doivent être donnés aux connoissances qui contribuent le plus efficacement et le plus immédiatement au bonheur du peuple, du peuple souverain : en changeant de place la souveraineté a changé aussi avec elle, le rang des talens dans l'enseignement public; l'histoire naturelle, la physique, la chymie, les mathématiques, toutes les sciences qui sont les sources où l'industrie nationale puise sans cesse de nouveaux degrés de perfectionnement et de nouvelles richesses, obtiendront non pas la préférence, mais la préséance qui est due à leur universelle utilité. Les spectacles des beaux-arts sont comme des fêtes qu'une nation se donne à elle-même ; et plus cette nation est éclairée, riche, libre, plus ces fêtes peuvent être magnifiques, plus le génie peut y déployer la fécondité de ses créations. Les arts de goût et

d'imagination, loin de rien perdre, gagneront donc beaucoup à ne pas occuper la première place dans l'instruction nationale ; pour être ce qu'on aimera le plus, il n'est pas nécessaire qu'ils soient ce qu'on estime davantage ; ils ont prospéré déjà au milieu d'une ignorance presque générale, ils seront bien plus florissans au milieu d'une instruction universellement répandue. Dans cet ordre de choses le goût acquerra plus de solidité, mais il n'aura pas moins de délicatesse : sans doute beaucoup de prestiges de l'imagination s'évanouiront, mais le génie des beaux-arts a des prodiges, et les illusions qu'il produit résistent à la clarté du plus grand jour.

Comme les fondateurs du nouveau systême d'instruction publique, nous donnerons donc la première attention aux sciences et aux arts, dont la nation peut retirer le plus de services pour les besoins de tous. Nous placerons toujours l'utilité avant la beauté, et les découvertes de l'histoire naturelle et de la chymie avant des morceaux de poésie et d'éloquence. Nous tâcherons sur-tout de parler des sciences et des lettres avec cette philosophie qui a manqué souvent aux unes et aux autres, et qui a fait des révolutions si heureuses dans tous les genres où elle a pénétré. Nous n'oublierons point que la langue, cet instrument universel de toutes les idées, doit être cultivée avec un soin religieux, dans une République où la parole exerce une si grande puissance : mais

nous l'envisagerons plus encore dans ce qui constitue un langage exact, que dans ce qui constitue un beau langage. La langue d'un peuple en révolution est nécessairement en révolution comme le peuple qui la parle : il faut nécessairement qu'elle perde et qu'elle acquierre ; elle peut se corrompre par ses acquisitions, et se perfectionner par ses pertes. Il lui faut de nouveaux mots, puisqu'on a de nouvelles idées ; mais si le fil d'une analogie circonspecte (*parcè detorta*) ne la dirige pas dans la formation de ses mots nouveaux, elle portera la confusion dans tous ses élémens ; elle ne sera plus une langue, mais un jargon composé de cent jargons : elle perdra à la fois son charme pour le goût, et son exactitude pour le raisonnement. C'est donc dans ce moment de croissance et de péril qu'il faut veiller sur elle avec le plus de scrupule. La langue d'un peuple républicain ne doit être plus hardie que parce qu'elle doit être plus éclairée.

Telles sont nos vues : il nous reste à les remplir.




Newberry Library · Chicago

